

LARGUEZ LES AMARRES !

COMEDIE en 3 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Dépôt SACD : Août 2005

PERSONNAGES

(La pièce nécessite 5 femmes, 5 hommes et 1 figurant en toute fin de pièce)

GILBERT - La soixantaine, marin pêcheur à la retraite, jovial et blagueur.

CLAUDE - La quarantaine, ami et complice de Gilbert.

MAURICE - La quarantaine également, est comptable dans une conserverie. C'est un personnage très gentil mais complètement dominé par sa femme qui ne lui laisse aucun répit entre corvées et reproches incessants.

GISELE - 35 ans, la femme de Maurice. Elle ne travaille pas. C'est une jolie femme, énergique, sûre d'elle même, dominatrice et sans concession.

PAULINE - 35/40 ans, célibataire, c'est la patronne de la pension de famille. Elle prend la vie du bon côté et s'entend bien avec ses clients.

ANAIS - 18/20 ans, employée de la pension de famille. Très naïve, c'est une nièce que Pauline essaie de « déssaler ».

Mademoiselle CRAMPON - 35 ans, célibataire, crédule. C'est une habituée de la pension de famille où elle vient tous les ans, à la même époque.

Félix ROULARD - 30 ans, client occasionnel de la pension de famille. C'est un truand en planque.

Arsène PICHON - 30/35 ans. Parisien. C'est un grand timide, craintif, introverti dépressif qui est venu chercher un peu de calme dans cette petite pension de famille.

Mme PICHON – La soixantaine, mère d'Arsène. Bourgeoise, autoritaire et très possessive.

L'INCONNU – Age indifférent. Il n'apparaît qu'à la dernière réplique et son rôle peut être tenu par un autre acteur déjà sorti de scène.

DECOR

L'action se déroule de nos jours, au mois de Mai, avant la saison estivale, quelque part sur la côte bretonne ou vendéenne dans un petit bar tabac faisant pension de famille.

Au fond de la scène, dans l'angle gauche, se situent les étagères portant verres et bouteilles diverses. Devant, légèrement en diagonale, on trouve le bar avec deux ou trois hauts tabourets. A droite du bar, une porte conduit à la salle de restaurant. A gauche du bar, se prolongeant le long du mur, un présentoir de journaux et de revues diverses est posé.

A droite de la scène, un escalier monte vers les quelques chambres de l'étage.

Devant cet escalier, toujours à droite de la scène mais plus au premier plan, la porte d'entrée.

Au milieu de la scène, plusieurs tables accompagnées de leurs chaises.

ACTE I

Un petit café bar pension de famille. A l'ouverture du rideau, Gilbert, Claude et Maurice sont assis à une table, près du bar et jouent à la belote en compagnie de Pauline, la patronne du bistrot. Visiblement, Maurice ne suit pas le jeu et se fait rappeler à l'ordre, sans arrêt par ses copains.

GILBERT - Eh ben joue Maurice, c'est à toi !

MAURICE (*étourdi*) - Hein ? Ah, c'est à moi !

CLAUDE (*comme une évidence*) - Forcément que c'est à toi, puisque tu viens de faire le pli avec ton as de trèfle. (*S'énervant.*) Mais sois au jeu, bon sang !

PAULINE - Oh là... oh là... doucement... n'essaie pas de déstabiliser mon partenaire, toi.

CLAUDE - Je ne déstabilise rien du tout d'abord... mais il met une plombe pour poser une malheureuse carte. A ce train là, il va falloir une demie journée pour finir la partie !

PAULINE - C'est qu'il réfléchit mon Mau-mau ! Il ne se sert pas de ses annonces, comme vous, pour marquer des points. Il réfléchit... Il étudie... Il analyse... Il compte les cartes qui sont tombées. C'est un scientifique de la belote, Mau-mau ! Allez te laisse pas impressionner et joue, mon gars.

MAURICE (*toujours dans la lune*) - Ah bon, parce que c'est à moi de jouer là ?

GILBERT - Attendez... il le fait exprès ou quoi ? Puisqu'on te dit que c'est toi qui a fait le dernier pli avec ton as de...

PAULINE - Il le sait qu'il a fait le dernier pli, il le sait ! Hein Maurice que tu le sais ? (*Il fait de grands signes de tête.*) Alors, vous voyez bien qu'il le sait ! (*Regardant sur la fiche de pointage.*) Ah ah, ces messieurs s'affolent... c'est le dernier tour et ils sont menés de 200 points. Mauvais joueurs, va ! (*Ironique.*) Qui c'est qui va payer la tournée de cafés ce matin ?

Maurice ne joue toujours pas, les yeux fixés sur ses cartes et les autres attendent en le regardant.

PAULINE - Il est beau quand il réfléchit Mau-mau.

GILBERT - Ah c'est sûr que si la beauté est proportionnelle au temps de réflexion, il va finir avec une gueule de jeune premier et un corps d'Apollon, le Maurice !

CLAUDE (*moqueur*) - T'énerves surtout pas Maurice. Tu ne veux pas t'allonger un quart d'heure avant de prendre ta décision ? Eh Pauline, il ne reste pas une chambre libre dans ta pension de famille pour qu'il aille y faire une petite sieste ?

PAULINE - Nan ! Tout est complet ! Et foutez-lui la paix, bon sang, vous ne faites que l'énervé.

CLAUDE - Eh ben dis donc, quand il est calme, qu'est ce que ça doit être...

GILBERT - Moi je suis à la retraite, je m'en fous, j'ai le temps... Mais on ne va quand même pas passer le réveillon pour balancer trente deux cartes sur un tapis !

Pendant cette dernière réplique, Mlle Crampon est sortie de sa chambre et descend les escaliers. Elle arrive dans la salle du café, en tenue estivale, avec son matériel de pêche à la palourde à la main.

GILBERT (*l'apercevant*) – Mais qui je vois arriver là ? Mais c'est mademoiselle Crampon ! Regardez-moi cette beauté... Ah, vous n'avez pas changé depuis l'an dernier dîtes donc, toujours aussi jeune et belle !

Mlle CRAMPON (*gloussant*) – Oh monsieur Gilbert, vous allez me faire rougir. La galanterie des marins pêcheurs ne s'est pas émoussée depuis l'an dernier à ce que je vois.

GILBERT – Eh, on peut faire dans le maquereau et rester classe, non ?

Mlle CRAMPON - Bonjour monsieur Claude, bonjour monsieur Maurice. Alors c'est l'habituelle petite belote matinale ?

CLAUDE (*à l'attention de Maurice*) – Ouais ! Et qui pourrait bien se terminer à la veillée, au train où on avance... (*Jovial.*) Alors, vous voilà en vacances à nouveau dans nos murs ? Dîtes, ça fait combien d'années maintenant que vous venez ici ?

Mlle CRAMPON (*enthousiaste*) – C'est la dix huitième année! (*Nostalgique.*) J'ai découvert cette petite station balnéaire avec papa et maman quand j'avais quinze ans.

CLAUDE (*faussement admiratif*) – Ah oui... quand même ! Et depuis, tous les ans... hop c'est reparti ! C'est comme un pèlerinage en somme ?!

Mlle CRAMPON – Oui... mais maintenant, je viens sans mes parents.

GILBERT – Ca c'est bien ! C'est téméraire ! On sent que vous avez un tempérament d'aventurière vous, hein ?

PAULINE (*venant au secours de sa cliente*) – Ca veut dire que mademoiselle Crampon se plaît bien chez moi, pas vrai ? (*Mlle Crampon acquiesce de la tête.*) Premier jour de vacances et vous allez déjà à la pêche à la palourde ?

Mlle CRAMPON – Il fait tellement beau.

GILBERT (*sérieux à l'excès*) – Eh oui, c'est bien ce qui m'inquiète justement.

CLAUDE (*entrant dans son jeu*) – Tes douleurs sont encore revenues ! (*Gilbert hoche la tête affirmativement tout en se frottant le dos.*) Oh là là là là, mon pauvre vieux ! (*Gilbert lui montre son pied.*) Ton cor au pied aussi ! (*S'adressant à Mlle Crampon.*) Son cor au pied aussi, il ne manquait plus que ça ! (*Faussement dramatique.*) Alors là, on n'est pas sorti de l'auberge !

Mlle CRAMPON (*dont le regard va de l'un à l'autre*) – Ses douleurs ? Son cor au pied ? Mais ça veut dire quoi, au juste ?

GILBERT (*grave*) - Ca veut dire que vous êtes complètement inconsciente de sortir dans cette tenue avec le grain qui se prépare.

Mlle CRAMPON (*regardant vers la porte de sortie*) - Le grain ? Mais il y a un soleil superbe et le temps est d'un calme...

GILBERT (*lui coupant la parole d'une voix grave*) - Le calme qui précède les tempêtes mademoiselle Crampon ! On connaît ça, nous les pêcheurs. Ô combien de marins, combien de capitaines, qui sont partis joyeux pour des courses lointaines...

CLAUDE (*continuant le poème, sur le même ton que Gilbert*) – Dans ce morne horizon se sont évanouis ! Et combien ont disparu, dure et triste fortune ! Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune...

Mlle CRAMPON (*un peu désorientée*) – Oui, mais là, il fait grand jour quand même !

PAULINE (*à Mlle Crampon, voulant désamorcer la blague*) - Ne les écoutez pas ! Depuis qu'il ne navigue plus, Gilbert n'est absolument pas performant en matière de météo.

CLAUDE – Pas performant, tu rigoles ! Il ne se passe pas un jour mademoiselle Crampon, pas un jour vous m'entendez, sans que les patrons des chalutiers ne lui téléphonent pour connaître son avis. Tenez, pas plus tard que ce matin, ce n'était qu'un bruit sur le port : « Gilbert a sa crise d'arthrose et des élancements dans son cor au pied ». (*A Mlle Crampon.*) Vous pourrez regarder, tous les bateaux sont restés à quai ce matin.

Mlle CRAMPON (*étonnée*) – Ah bon ?

PAULINE - Forcément, c'est marée basse.

Mlle CRAMPON (*en écho*) – Ah ben oui, si c'est marée basse...

GILBERT – Peut-être que c'est marée basse, mais n'empêche que la semaine dernière, j'ai été consulté deux fois par Patrice Drevet, trois fois par Evelyne Délhiat, et j'ai même refusé de répondre à Sébastien Folin. Faut quand même le savoir, ça !

Mlle CRAMPON (*admirative*) – Evelyne Délhiat ? De la télé ?

GILBERT – De la télé, parfaitement ! Et ce n'est pas la première fois. C'en est même agaçant à la fin. C'est vrai quoi, c'est une sacrée responsabilité. Vous n'allez pas me faire croire qu'avec tous leurs engins, leurs sondes et leurs satellites, ils ne pourraient pas se débrouiller tout seuls, non ?

Mlle CRAMPON (*fascinée*) – C'est incroyable, monsieur Gilbert ! Et elles sont fiables à tous les coups vos prévisions ?

GILBERT (*l'air désolé*) – Oh là là, bien trop souvent à mon goût.

Mlle CRAMPON – Bon, ben je vais remettre ma pêche à plus tard alors.

CLAUDE – Mais surtout pas, c'est le temps idéal pour la palourde tiens pardi ! Elle aime ça, la palourde, ce soleil puissant et cet orage qui monte. Elle est très réceptive la petite palourde, et même si nous on ne le voit pas encore, elle le sent venir, l'orage, elle. Alors qu'est ce qu'elle fait la mère palourde et ses petits palourdineaux, hein ? Qu'est ce qu'elle fait ? (*Mimant avec ses doigts.*) Elle remonte lentement du fond de la vase et ne demande qu'à se jeter dans votre petit seau. Elle est

aussi un peu con, des fois, la palourde !

GILBERT – Il a raison, faut pas rater la pêche. Couvrez-vous davantage pour ne pas fondre sous les trombes d'eau qui vont arriver, voilà tout.

Mlle CRAMPON (*toute excitée*) - D'accord, je vais me changer et j'y vais. (*Elle remonte dans sa chambre.*)

Ils la regardent partir .

CLAUDE (*moqueur*) – Elle est mignonne, hein ? Et pas farouche pour deux sous !

GILBERT (*parlant à la façon de Gabin*) - Oh, et puis elle est pas contrariante, la gamine !

Tous deux éclatent de rire.

PAULINE – Un orage qui monte... un grain... Non mais j'vous jure ! C'est plutôt vous qui avez un sacré grain, les gars ! Vous exagérez ! Un jour, elle va se fâcher et moi, je perdrai une bonne cliente.

CLAUDE – Non, non, elle gobe tout ce qu'on lui raconte, mais elle a un caractère en or, cette fille.

PAULINE – C'est plus fort que vous ! Tous les ans, il faut que vous lui fassiez des blagues, et tellement énormes que je me demande comment elle peut encore marcher dans vos combines.

GILBERT – Oh l'an dernier, tu te souviens Maurice ? Eh Maurice... oh, oh ? (*Maurice a toujours les yeux rivés sur ses cartes.*)

CLAUDE – Laisse tomber, tu vois bien qu'il réfléchit. (*Il rit.*) Oh l'an dernier, quand tu lui as conseillé la nouvelle plage des Mines pour faire sa bronzette tranquille : « Vous verrez, c'est une petite plage très familiale, on y vit à la bonne franquette, personne ne fait de chichis et personne ne met son nez dans les affaires des autres ».

PAULINE (*entre colère et rire*) – Et quand elle a compris, mais trop tard, qu'elle était sur une plage de nudistes, elle n'a pas osé rebrousser chemin et a été contrainte de se mettre à poil comme tout le monde. Elle a juste conservé à la main, son magazine...

GILBERT – Qu'elle n'a pas pu lire de tout l'après midi, vu qu'elle s'en servait pour cacher l'essentiel de son anatomie !

CLAUDE – Et sur ce magazine qu'elle tenait pudiquement devant elle, tous les nudistes ont pu lire, à la une et en gros caractères : (*Lisant comme un journal.*) « Découverte d'une grotte préhistorique aux richesses insoupçonnables ». L'an dernier on l'a dévêtue, cette année on se rattrape!

Maurice, après ce long moment d'immobilité, commence à lever son bras pour sortir une carte du jeu qu'il a en main.

PAULINE - Chut, taisez-vous, ça y est, il a bougé... il est mûr... Je le sens bien, là.

MAURICE (*interrogatif*) - C'est bien à moi de jouer, hein ?

CLAUDE (*se tapant la tête sur la table*) - Oh mais c'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Alors là, tu pousses un peu loin le bouchon, Maurice.

GILBERT - Tu m'énerves Maurice... tu m'énerves... tu m'énerves c'est rien de le dire. Alors tu la poses tout de suite sur la table, la carte que tu tiens dans ta main, ou sinon c'est moi qui vais la chercher.

PAULINE - Allez, vas-y Maurice, qu'on en finisse avec ces excités. Montre leur de quel bois on se chauffe.

MAURICE (*posant sa carte délicatement sur le tapis*) - Pique...

PAULINE (*abasourdie*) - Mais qu'est ce qu'il me fait, mais qu'est ce qu'il me fait ? Pique... Il a joué pique ! Mais t'es complètement piqué mon pauvre Mau-mau ! T'as peut être pas vu son cent à Pique tout à l'heure ? Il l'a annoncé en début de partie et il l'a étalé à la fin du premier tour. Dix, valet, dame, roi, as ! Et toi, après dix minutes de profonde méditation, qu'est ce que tu joues ? Le neuf de pique ! (*Wantant regarder dans son jeu.*) T'as pas autre chose à jouer ? T'as pas du carreau, ça m'arrangerait bien !

CLAUDE (*intervenant rapidement en mettant une carte sur celle de Maurice*) - Eh oh, et puis quoi encore ! C'est joué et recouvert. (*Il continue d'abattre ses cartes les unes après les autres.*) Bon, tous les atouts sont tombés... alors... as de pique... dix... roi... dame... et dix de der avec le valet maître ! (*Ironiquement.*) C'est vous qui avez pris ? Je crois que c'est pas la peine de compter, avec le cent à pique, vous êtes dedans ! (*Ironique, comme Pauline.*) Alors, qui c'est qui va payer les cafés ?

Claude et Gilbert éclatent de rire et se tapent dans la main tandis que les joueurs jettent sur le tapis les cartes qu'ils ont en main et se lèvent de table. Pauline va derrière son bar, Gilbert apporte les tasses vides sur le bar, Claude attrape un journal dans le présentoir et commence à le feuilleter tandis que Maurice sort son porte monnaie pour payer les consommations.

MAURICE (*désolé, s'approchant du bar et les regardant tous, les uns après les autres*) - J'suis désolé Pauline, j'ai pas fait gaffe à son annonce... Je vais payer les cafés.

PAULINE - Tu sais que tu m'inquiètes toi ? Hier matin tu avais quatre as dans ton jeu et tu as trouvé le moyen de les jouer les uns à la suite des autres sans te rendre compte que ça faisait un carré ! Cent points qui nous ont coûté la partie ! Aujourd'hui, Claude t'étale sous le nez un cent à pique, et tout ce que tu trouves à me dire c'est : « J'ai pas fait gaffe à son annonce » Attends, mais t'es bigleux ou quoi ? Faut arrêter la belote Maurice, et te mettre aux dominos.

MAURICE (*embarrassé*) - Je suis un peu étourdi en ce moment.

PAULINE (*moqueuse*) - Non, tu crois ? T'as carrément l'esprit ailleurs oui.

CLAUDE (*riant*) - On ne va pas s'en plaindre nous, pas vrai Gilbert ?

GILBERT - Allez, détends-toi Maurice, elle est pas belle la vie ? C'est quoi ton problème au juste, tu as des ennuis au travail ? Tu veux que j'aille parler à ton patron ? Tu sais que je le connais bien, moi, le père Dregeon. Je lui en ai pêché des tonnes de sardines et de maquereaux pour sa conserverie.

MAURICE - Non non, de ce côté là ça va.

CLAUDE - C'est de quel côté que ça ne va pas, alors ?

GILBERT (*allant vers lui*) - T'es pas malade au moins ? (*Il lui pose la main sur le front.*) Oh là, mais il a le front chaud, il nous fait de la fièvre, le Einstein de la belote !

CLAUDE (*laissant son journal et arrivant*) - Fais voir ton bras que je prenne ton pouls... (*Il consulte sa montre en prenant le pouls.*) Ben oui, c'est un peu rapide ça. Il nous fait un train de fièvre, c'est sûr ! Fais moi voir tes yeux.

MAURICE (*essayant de se dégager*) - Laisse mes yeux tranquilles et lâchez-moi les baskets, quoi !

GILBERT (*autoritaire*) - Maurice, fais voir tes yeux, c'est important les yeux quand on est patraque. Parce que tu es patraque, mon vieux. T'as beau faire le mariole, t'es pas bien en ce moment. (*Il commence un cours de médecine avec Claude, tandis que Pauline, derrière son comptoir, s'amuse de la scène sans être vue de Maurice.*) Il a le blanc de l'oeil tout jaune, je ne me trompe pas ?

CLAUDE - Oh là là là là ! Pour être jaune, c'est jaune dis donc ! Et pas que l'oeil droit, le gauche aussi !

GILBERT - Remarque, c'est mieux que les deux soient de la même couleur. Ca fait plus joli. (*Maurice commence à porter ses mains à ses yeux.*) Même son teint est jaune, dis donc ! Tiens, viens voir de ce côté-ci, dans la lumière, c'est encore plus spectaculaire. (*Maurice descend ses mains sur son visage.*)

CLAUDE (*qui s'est déplacé*) - Ah oui tu as raison, c'est impressionnant ! C'est comme les tableaux dans les musées, selon leur exposition sous les projecteurs, ils rendent plus ou moins bien, quoi. Eh Maurice, retire tes mains de ta figure que je te contemple plus à l'aise. (*Il s'exécute.*) Tu peux te tourner de trois quart que je puisse voir l'autre face ? (*Il s'exécute à nouveau.*) Ah, y a pas à dire, t'es jaune de partout, mon gars !

GILBERT - Tu manges bien ?

MAURICE (*portant ses mains à hauteur de l'estomac*) - Ben... oui

CLAUDE - Tu digères bien ?

MAURICE (*laissant ses mains à hauteur de l'estomac*) - Ben... oui

GILBERT - T'es pas constipé des fois ?

MAURICE (*portant ses mains à hauteur de son ventre*) - Ben... non

GILBERT (*d'un ton doctoral*) - Est ce qu'il t'arrive parfois d'avoir des démangeaisons sur le corps ?

CLAUDE (*très sérieux*) - Oh je vois à quoi tu penses, toi !

MAURICE (*commençant à s'inquiéter*) - Non... enfin.... si, de temps en temps. Comment dire... j'ai des sensations bizarres.

CLAUDE (*à Gilbert*) – Bizarre, il a bien dit... bizarre ? Comme c'est bizarre !

MAURICE (*toujours inquiet*) – Déconnez pas quoi ! Qu'est ce que je peux avoir à votre avis ?

CLAUDE – Tout dépend...

MAURICE (*toujours inquiet*) – Tout dépend de quoi ?

CLAUDE et GILBERT (*ensemble*) – Tout dépend... si ça te gratouille ou si ça te chatouille !

Ils pouffent de rire.

MAURICE (*vexé*) - Ah c'est malin !

PAULINE - Dis voir Maurice, ton problème, il ne s'appellerait pas Gisèle par hasard ?

MAURICE (*honteux*) - Gisèle... Pourquoi Gisèle ?

PAULINE - Ecoute, c'est un secret pour personne. Tout le monde sait que ta femme te mène la vie dure. A nous, tes copains, tu pourrais te confier, non ?

GILBERT - Tu en es où avec elle ? Est ce que tu as suivi mes conseils, au moins ?

MAURICE (*timidement*) – Oui... oui oui, bien sûr...

Mlle Crampon redescend de sa chambre. Elle est harnachée comme un marin pêcheur les jours de grosse tempête: ciré jaune, bottes et capuche qui lui cache à moitié le visage.

Mlle CRAMPON – J'ai longtemps hésité avec le k.way mais j'ai finalement opté pour le ciré. Je pense que la protection sera meilleure, qu'en pensez-vous ?

GILBERT – C'est bien, c'est très très bien.

CLAUDE (*admiratif devant la tenue*) – Alors là ! Vous savez prendre des mesures énergiques, mademoiselle Crampon. Quelle femme de tempérament ! Vous avez un caractère bien trempé, vous !

Mlle CRAMPON – Arrêtez, vous allez encore me faire rougir.

GILBERT – Oh non, ne rougissez surtout pas, vous n'allez pas être assortie avec votre ciré ! Ça va faire tâche.

PAULINE (*haussant les épaules*) – Eh ben, les palourdes n'ont qu'à bien se tenir !

Mlle Crampon s'apprête à sortir du bar.

Mlle CRAMPON (*regardant au dehors*) – Vous êtes drôlement fort, monsieur Gilbert ! Quand on voit ce beau soleil, rien ne laisserait supposer qu'un mauvais temps se prépare.

PAULINE (*préparant le retour*) – Il lui arrive quand même de se tromper parfois...

Mlle CRAMPON (*avec évidence*) – Enfin Pauline... si Evelyne Délhiat l'appelle... quand

même !...*(Elle sort.)*

PAULINE *(compatissante)* – La pauvre, il n'y a pas que son caractère qui va être trempé ! Elle va suer sang et eau là-dessous. Vous êtes vaches les mecs !

GILBERT *(regardant Maurice)* – C'est ta Gisèle qu'il faudrait faire marcher comme ça. tiens, ça lui ferait les pieds. Est ce qu'elle t'embête toujours autant depuis que je t'ai donné quelques conseils pratiques ?

MAURICE *(jouant un peu les durs)* – Oh non, elle n'a plus intérêt à m'emmerder maintenant, ça a assez duré comme ça ! Non mais des fois ! J'ai bien repris la situation en main.

GILBERT – Ah, tu as repris la situation en main ? Ca veut dire quoi concrètement ? Que tu te sers toujours autant de tes mains pour faire le ménage, la vaisselle, le repassage, la cuisine et j'en passe et des meilleures pendant que madame *(Mimant l'excitation.)* complètement surbookée a tout juste le temps d'honorer ses rendez-vous chez le coiffeur, la manucure, l'esthéticienne, de faire sa gym-tonic, de suivre sa conférence universitaire du jeudi soir et d'assurer sa sortie avec ses copines le vendredi après midi, et caetera, et caetera...

MAURICE – Alors là Gilbert, tu exagères un peu ! Je ne te permets pas...

CLAUDE – Mais non, il n'exagère pas et tu le sais bien ! Je la connais bien, moi, Gisèle. Elle est de mon âge et on a été à l'école ensemble. Une vraie teigne ! Quand mademoiselle avait décidé quelque chose, il fallait que tout le monde obéisse en cédant à ses caprices, sinon elle était capable de t'arracher les cheveux de colère.

MAURICE – Vous la connaissez mal, les gars, vous ne pouvez pas en parler. Je vous assure qu'à la maison, elle est très douce, très affectueuse, très aimante.

CLAUDE – Très affectueuse, tu l'as dit ! Elle m'a dragué quand j'étais ado mais moi, je te raconte pas comment je me suis barré vite fait ! Eh bien, de rage, elle a crevé les pneus de ma mobylette, une belle mobylette bleue de chez Gitane, avec deux rétros et des décalcomanies partout sur le garde boue et tout et tout, une superbe mobylette que j'avais même pas fini de payer ! Et jugeant sans doute que le châtiment n'était pas à la hauteur de l'humiliation subie, elle a mis une merde de chien dans mon casque. Mais attention, pas une merde de caniche, non ç'aurait été trop beau ! Non elle est allée récupérer celle d'un berger allemand, une bête de quarante kilos ! Faut quand même être vicieux ! Et comme moi j'avais l'habitude d'enfiler mon casque à toute allure en accompagnant mon geste d'un coup de poing dessus pour bien le faire glisser entre mes oreilles, je vous laisse imaginer le tableau ! C'est depuis cette histoire qu'elle ne peut plus me sentir !

PAULINE *(à Maurice)* – Lui as-tu rappelé gentiment que lorsque tu lui as demandé sa main autrefois, c'était pour le meilleur et pour le pire ?

MAURICE – Oui, oui je lui ai rappelé.

PAULINE – Et alors ?

MAURICE – Ben... elle m'a répondu que si lui demandais sa main aujourd'hui, elle me la mettrait volontiers... sur la gueule.

GILBERT – Oh là là ! Quelle misère !

MAURICE – C'était une boutade, elle plaisantait, j'en suis sûr. Maintenant je maîtrise la situation, je vous assure et ça va mieux, beaucoup mieux. Elle est nettement plus calme et elle est de moins en moins sur mon dos. (*A Gilbert.*) Et j'ai suivi tes conseils aussi. (*Roulant les mécaniques.*) De quoi... madame ne veut pas faire la vaisselle ? Eh bien madame mangera ce soir dans son assiette sale ! De quoi... madame ne veut pas faire le repassage ? Eh bien madame sortira avec une robe plissée, voilà tout ! De quoi encore... madame ne veut pas faire la cuisine ? Eh bien madame mangera le croûton de pain rassis d'hier ! Non mais !... Qui c'est qui commande ici !

CLAUDE (*content pour lui*) – Bravo Maurice, ça c'est envoyé !

PAULINE (*ravie, elle aussi*) – Eh ben tu vois, c'était pas compliqué.

GILBERT – Il n'y a que le premier pas qui coûte, après ça vient tout seul. Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

Entrée d'Anais, côté rue. Elle porte un sac cabas rempli de provisions, légumes divers, viandes etc... C'est une jeune fille mignonne, mais extrêmement naïve.

ANAIS – Bonjour tout le monde ! (*Regardant Maurice.*) Ben tiens, il est là ! (*Montrant la rue.*) Y a vot' femme qui vous cherche partout.

MAURICE (*angoissé*) – Ma femme ? Tu es sûre ?

ANAIS – Ouais, madame Gisèle ! Même qu'elle m'a demandé si vous étiez dans le bar. J'ai dit qu'en partant faire les courses, vous n'y étiez pas mais que peut-être maintenant, vous y étiez. Alors elle m'a dit : « J'arrive, il n'a qu'à bien se tenir ! »

MAURICE (*paniqué*) – Oh nom de Dieu, elle arrive ! Elle arrive les gars ! Et j'ai qu'à bien me tenir qu'elle a dit ! Qu'est-ce que je fais ? Où je vais ?

PAULINE (*le calmant*) – Pas de panique Maurice, saute derrière le bar. (*Il s'exécute en se jetant par dessus le bar et en retombant derrière dans un bruit de verres brisés.*)

ANAIS – Il est drôlement souple, hein ?

PAULINE (*à Anais*) - Toi, tu n'as rien vu, d'accord ?

ANAIS (*riant bêtement*) – Ben si je l'ai vu, il est là, derrière, dans les bouteilles !

GILBERT – Oh là là ! (*A Pauline.*) Où tu l'as pêchée celle-là ?

PAULINE – M'en parle pas, c'est la plus jeune des filles de ma défunte soeur.

CLAUDE – Elle a eu un accident de poussette quand elle était petite ?

GILBERT – Non ! C'est une fée bigleuse qui s'est un peu trop penchée sur son berceau et qui s'est vautrée sur elle !

PAULINE – Retard mental, échec scolaire et tout le toutim... J'essaie de la sortir de l'ornière mais

c'est pas gagné. (*A Anaïs.*) Tu as bien compris Anaïs, tu ne dis rien, c'est un jeu ! (*Anaïs rit en essayant de se retenir.*) Il ne faut pas que Gisèle retrouve Maurice.

ANAIS – J'aime bien les jeux, moi !

Entrée tonitruante de Gisèle. C'est une jolie femme de 30/35 ans, élégamment vêtue, autoritaire à la voix puissante.

GISELE (*autoritaire, regardant autour d'elle*) – Où est Maurice ?

PAULINE – Maurice ? (*Aux autres.*) Vous l'avez vu ce matin ?

CLAUDE – Non ! Et toi Gilbert ?

GILBERT – Non plus ! Je pensais que c'était lui qui arrivait.

ANAIS (*pouffant de rire et montrant Gilbert du doigt*) – Oh ! Le menteur... (*Elle fait traîner les mots.*)

GISELE (*hurlant*) – Qu'est-ce qu'elle a dit la demeurée ?

PAULINE (*gentiment*) – Laisse tomber, tu connais Anaïs ! C'est la plus jeune des filles de ma défunte...

GISELE (*hurlant et lui coupant la parole*) – Je m'en fous ! (*Avisant le tapis de cartes qui est resté sur la table.*) Vous jouiez aux cartes ? (*Ils acquiescent tous d'un signe de tête.*) Où est le quatrième partenaire ?

PAULINE – Comme Maurice ne venait pas, Anaïs a pris sa place.

GISELE (*toujours de sa voix forte*) – Ah oui ! C'est pas trop difficile de jouer aux cartes avec un sac à provisions sur les bras ?

ANAIS (*qui se prend au jeu*) – C'était la bourriche ! J'ai gagné le panier garni !

GISELE (*faussement étonnée*) – Ah oui, la bourriche ! Et vous jouiez à quoi ?

LES TROIS ENSEMBLE – A la belote !

ANAIS (*en même temps qu'eux*) – A la bataille !

GISELE (*s'énervant de nouveau*) – Bon, faudrait arrêter de se foutre de ma gueule, maintenant ! Tu lui faisait prendre l'air à ton panier garni quand je t'ai croisé au marché tout à l'heure ? Où il est ce fainéant ? (*Elle commence à chercher dans la salle et se dirige vers l'escalier qui monte aux chambres.*)

ACTE 1 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 2 :

ACTE 2

Début d'après midi. A l'ouverture du rideau, Pauline s'affaire derrière le bar. Félix Roulard sort de la salle du restaurant, visiblement inquiet et s'approche de Pauline. Il tient encore à la main sa serviette de table. Il est jeune, plutôt beau gosse, avec un côté mac.

PAULINE (*l'apercevant*) – Monsieur Roulard ? Quelque chose qui ne va pas ? Le menu n'était pas à votre convenance ?

FELIX ROULARD – Si, si très bien. Non, je voulais juste savoir si quelqu'un avait demandé à me voir ?

Anaïs est entrée, venant elle aussi du restaurant, un plateau vide à la main, et elle reste là, béate et souriante à regarder Félix Roulard.

PAULINE – Quelqu'un ? Pour vous voir ? (*Etonnée.*) Vous êtes arrivé hier soir seulement et vous connaissez déjà du monde sur le port ?

FELIX ROULARD (*très sûr de lui*) – Non, pas spécialement. En fait, j'attends une valise qu'un commissionnaire doit m'apporter.

ANAÏS (*souriant aux anges*) – Ben, vous aviez déjà deux valises hier soir en arrivant ici !

PAULINE – Anaïs, on se passe de tes commentaires ! Tu en es où dans ton service ?

Arsène Pichon, timidement, arrive de la salle de restaurant.

ARSENE PICHON (*timidement*) – Excusez-moi de vous déranger mais serait-il possible, s'il vous plaît, d'avoir mon dessert ? J'ai presque terminé ma viande et je commence à ressentir quelques malaises. J'ai hâte de remonter dans ma chambre...

PAULINE – Anaïs arrive, monsieur Pichon ! Retournez vous asseoir, elle vous apporte votre dessert tout de suite.

ARSENE PICHON (*s'en retournant*) – Oui, s'il vous plaît... c'est gentil... merci... excusez-moi...

PAULINE (*à Anaïs, sur un ton de reproche*) – Tu n'as pas encore servi les desserts ? Le vôtre non plus, monsieur Roulard ?

FELIX ROULARD – Si, si c'est fait ! J'en suis au café que je vais d'ailleurs prendre ici, si cela ne vous dérange pas. Ainsi, je pourrai surveiller l'arrivée de la personne que j'attends.

Anaïs ne bouge pas et contemple Félix en souriant.

PAULINE (*sévère*) – Anaïs ! Le dessert de Mr Pichon ! Tout de suite !

ANAIS (*à Félix*) – C'est ma tante ! Elle n'est pas commode, hein ?

PAULINE (*dont la colère monte*) – Anaïs ! Le restaurant, c'est par là !

ANAIS – Oui ben minute, on n'est pas aux pièces ! (*A Félix.*) C'est vrai quoi, avec elle, il faudrait toujours courir, jamais s'arrêter pour faire un brin de causette. On n'est pas des bêtes quand même !

FELIX ROULARD – Je ne voudrais pas prendre la défense de votre tante, mademoiselle mais...

ANAIS (*jouant les vamps*) – Anaïs, je m'appelle Anaïs...

FELIX ROULARD (*perturbé par l'audace innocente d'Anaïs*) – Eh bien... Anaïs, nous sommes dans un restaurant voyez-vous, et en général les clients n'aiment pas rester trop longtemps à table. Je comprends l'énervement de ce monsieur, d'autant plus que vous m'avez servi avant lui alors que je me suis mis à table après lui.

ANAIS – C'est de sa faute aussi, il n'en finit pas ! Chaque fois que je passais auprès de lui et que je me penchais pour lui parler, il braquait ses yeux sur mon corsage, il devenait tout rouge, il se mettait à trembler et il renversait tout ce qu'il touchait. Deux fois, il a viré son verre d'eau sur la nappe ! Et trois fois sur le carrelage il a balancé son escalope de veau ! Dès qu'il approchait son couteau pour en couper un morceau, zip, elle se barrait de son assiette qu'on aurait dit qu'elle était encore vivante c'te pauvre bête ! (*Langoureuse.*) Oh, et puis vous, monsieur Félix, vous avez tellement de classe...

FELIX ROULARD (*a Pauline, voulant changer de conversation*) – Voulez-vous me préparer un café pendant que je fais quelques pas dehors ? (*Il consulte sa montre, agacé, et pour lui même, sur le pas de la porte.*) Mais qu'est ce qu'il fout, bon dieu ! (*Il sort.*)

ANAIS (*rêveuse*) – Qu'est ce qu'il est beau ! Qu'est ce qu'il doit être riche pour avoir autant de valises !

PAULINE (*tapant dans ses mains pour la réveiller*) – Mais bien sûr ! On juge la richesse des uns au nombre de valises qu'ils possèdent et la connerie des autres à en faire le compte ! Mais que tu es niaise ma pauvre Anaïs, que tu es niaise ! Allez réveille-toi et cesse de regarder Mr Roulard avec des yeux de merlan frit. Ce n'est pas un homme pour toi !

ANAIS - Qu'est ce que t'en sais ? Forcément, tu es jalouse parce qu'il me parle et qu'il t'ignore, voilà tout ! Tu es jalouse parce que les hommes ne te regardent pas et que moi je suis jeune et que évidemment je les intéresse plus que toi.

PAULINE (*bras croisés, désolée*) – On ne me l'avait jamais faite celle-là ! (*Revenant vers sa nièce.*) Dis-moi Anaïs, est-ce qu'il t'arrive de réfléchir avant de parler ?

ANAIS – Ben non, pourquoi ? A quoi ça sert ? Si t'as envie de parler, faut le faire.

PAULINE (*calmement*) – Anaïs, quand tu veux dire quelque chose à quelqu'un, tu réfléchis un instant avant de parler. Tu imagines dans ta tête ce que tu vas dire et tu essaies de voir si cela ne va pas blesser, faire de la peine ou faire peur à la personne à qui tu vas le dire. Tu comprends ça ?

Anaïs regarde sa tante et reste muette, immobile.

PAULINE – Quand tu as bien réfléchi tu peux alors parler en toute tranquillité. D'accord ?

Anaïs ne bouge toujours pas et regarde sa tante.

PAULINE – Anaïs ?

ANAIS (*elle fait tourner son doigt à hauteur de sa tempe pour montrer qu'elle réfléchit*) – Je fais comme tu dis.

PAULINE (*inquiète*) – C'est à dire ?

ANAIS (*faisant toujours tourner son doigt à hauteur de sa tempe*) – Je brasse tout ça avant de le déballer parce que je sais toujours pas quel effet ça va te faire.

PAULINE (*désespérée*) – Ca suffit, arrête ! La fumée va bientôt te sortir par les oreilles ! Allez, raconte...

ANAIS – Qu'est ce que je fais du couvert de Mlle Crampon ? J'attends encore un peu ou je l'enlève ?

PAULINE (*interloquée*) – Comment cela ? Mlle Crampon n'est pas à table ?

ANAIS (*avec évidence*) – Ben non tiens, sinon je te poserais pas la question ! (*Refaisant le geste du doigt sur la tempe.*) Alors toi aussi, tu ferais bien de réfléchir avant de parler ! C'est bien la peine de donner des conseils aux autres !

PAULINE (*inquiète*) – Elle n'est même pas venue au restaurant ?

ANAIS (*riant sottement*) – Bien sûr que non, autrement je l'aurais servie. (*Au public.*) Elle ne comprend rien... Elle est un peu lourde des fois, la tantine.

PAULINE (*qui se met en colère*) – Anaïs, il te manque un client à une table et tu viens m'en rendre compte seulement au moment de servir les desserts ?

ANAIS (*révoltée*) – Eh oh ! C'est quand même pas de ma faute si elle est absente, non ? Alors moi, gentiment, comme tu me l'as demandé, je réfléchis, je cogite, je mets de l'ordre dans mes idées, je prends des précautions pour t'annoncer les choses et toi, tu ne trouves rien de mieux que de m'engueuler. (*Vexée, bras croisés.*) Ben moi, j'suis pas prête de recommencer à réfléchir... déjà que c'est pas facile... si c'est pour m'attirer des emmerdes !

PAULINE (*un peu affolée*) – Mais Mlle Crampon est peut être souffrante ? Elle s'est peut être pris un coup de chaleur, en plein soleil, sous son ciré jaune ? Elle a peut-être fait une syncope dans sa chambre ? Es-tu montée voir dans sa chambre ?

ANAIS – T'angoisse pas comme ça ! (*Au public.*) Qu'est ce qu'elle s'angoisse ! C'est pas bon pour la santé ça. Un jour, elle va nous faire une fracture du biocarde, elle aura bonne mine après, tiens ! (*A sa tante.*) Pas la peine d'aller voir dans sa chambre, elle n'y est pas.

PAULINE – Comment tu peux le savoir si tu n'y es pas allée !

ANAIS (*fière*) – Faut pas me prendre pour plus bête que j'suis ! Je laisse traîner mes oreilles et j'écoute moi ! Alors forcément j'entends plein de choses et je comprends plein de trucs. Je pourrais même mener des enquêtes des fois.

PAULINE (*agacée*) – Te prends pas pour Julie Lescaut non plus ! Qu'est ce que tu as entendu exactement ?

ANAIS – Ben, j'ai entendu Mr Gilbert et Mr Claude qui parlaient à Mlle Crampon quand elle est redescendue de sa chambre, après s'être changée...

PAULINE (*impatiente*) – Oui et alors ?

ANAIS (*mouvement de doigt sur la tempe*) – Faut que je brasse avant ou je te déballe tout comme ça ?

PAULINE (*de plus en plus impatiente*) – Grouille-toi Anaïs s'il te plaît !

ANAIS – Faudrait savoir ! S'il faut réfléchir une fois sur deux, moi je vais me perdre dans mes comptes, je te préviens !

PAULINE – Anaïs, j'attends...

ANAIS – Ils lui ont dit qu'ils venaient d'apprendre qu'un voilier s'était « scratché » sur la Pointe du Grouin cette nuit et que la marée renvoyait sur la côte les bagages des naufragés.

PAULINE (*la main devant les yeux*) – Oh là là là là ! Qu'est ce qu'ils sont encore allés lui raconter ?

ANAIS – Et qu'une grosse récompense serait offerte par les propriétaires de chaque bagage retrouvé, parce qu'il paraît, d'après Mr Gilbert, que certains contiennent des objets de grande valeur.

PAULINE – C'est pas possible, mais c'est pas possible ! Et Mlle Crampon a cru à ces sornettes ?

ANAIS – Ben, bien sûr ! Eh, mais tu sais que ce ne sont pas des bêtises. Ils connaissaient même le nom du propriétaire du voilier, alors !

PAULINE – Ah oui ? Et qui est-ce ?

ANAIS (*pompeusement*) – Le comte Jean Eudes Barnabé de Millefuites ! C'est un riche monégasque en croisière dans l'Atlantique. Ca t'en bouche un coin ça, hein ?

PAULINE (*lentement*) – Jean Eudes Barnabé de Millefuites ! Effectivement, c'est un nom à en boucher un coin. Alors là, fallait y penser. Ah, ils ont de l'imagination les copains, on ne peut pas dire ! (*A Anaïs.*) Et il n'y a rien qui te choque dans le nom de ce monsieur, toi ?

ANAIS (*avec évidence*) – Ben si, bien sûr !

PAULINE (*rassurée*) – Ah quand même ! Je reprends espoir. Tout n'est peut être pas perdu ! Et c'est quoi qui te choque ?

ANAIS (*riant niaisement*) - Il a trois prénoms !

PAULINE (*surprise, répétant machinalement*) – Il a trois prénoms ! Mais qu'est ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir une nièce pareille ! Et l'autre là, Mlle Crampon qui gobe tout ce qu'on lui raconte. Ils seraient capables de lui vendre un studio au troisième étage de la tour Eiffel sous prétexte que c'est l'affaire du siècle, que la vue est imprenable et qu'il faut éviter les deux étages du dessous parce qu'ils sont trop fréquentés.

ANAIS – Oui, ben tu peux dire ce que tu veux, n'empêche qu'elle est partie du côté de la Grotte de Sion, vu que Mr Gilbert lui a dit que c'était là-bas que la marée ramenait un maximum de déchets de la mer. Et moi je l'aurais bien accompagnée tiens, et peut être que j'aurais retrouvé des bagages perdus...

PAULINE – En attendant, essaie donc de retrouver le dessert de Mr Pichon, ce sera toujours ça de fait.

ANAIS (*complètement partie dans ses rêves*) – Ah je m'y vois dis donc ! (*Faisant des manières.*) « Jean Eudes Barnabé, je vous rapporte votre bagage que je viens de retrouver. Oui, c'est très lourd mais je tenais à vous le rapporter moi-même. Non non, ne me remerciez pas c'est tout naturel. Quoi, un chèque ? Ah mais je ne sais pas si je dois ? Vous insistez ? Bon d'accord, je le prends mais c'est bien pour vous faire plaisir Jean Eudes Barnabé. Comment ? Vous m'invitez pour une croisière sur votre yatche ? Sur votre Youtche ? Sur votre yotche ? Enfin sur votre bateau quoi ? (*Minaudant.*) Oh que c'est gentil Jean Eudes Barnabé mais je ne peux pas partir comme ça, il faut que j'en parle d'abord à ma tante... »

PAULINE – Et ta tante elle te rappelle que tu as le mal de mer et que tu vas vomir partout sur le pont de Jean Eudes Barnabé et qu'il ne va pas aimer ça du tout, monsieur le comte, tes saloperies ! Alors tu lui redonnes son chèque, vous vous quittez bons amis et tu reprends ton service.

ANAIS – Ah là là , on a le droit de rêver quand même ! T'es vraiment pas romantique, toi ! Bon alors je fais quoi pour le couvert de Mlle Crampon ?

Félix Roulard revient de l'extérieur, visiblement nerveux et agacé. Il entre et s'installe à une table dans le café.

PAULINE – Ah Mr Roulard ! Je vous sers votre café, vous êtes prêt ?

FELIX ROULARD (*d'un ton désagréable*) – Ouais, ouais, allez-y.

ANAIS – Vous avez l'air contrarié monsieur Félix. (*Il la regarde, excédé.*) Vous êtes encore plus beau quand vous êtes en colère.

Arsène Pichon sort du restaurant et arrive dans la salle du café, sa serviette à la main, toujours aussi timide et maladroit.

ARSENE PICHON – Est ce que ce serait trop vous demander de me servir mon dessert s'il vous plaît... excusez-moi... pardon... Mais il n'y a plus personne dans le restaurant, je suis tout seul et ça m'angoisse... De plus, cela fait une heure maintenant que j'ai terminé mon escalope de veau...

ANAIS – Ah ça y est, vous en êtes venu à bout ? (*Riant*) Il s'est vachement bien défendu, ce p'tit veau dîtes donc ! Vous avez vu comment il esquivait votre couteau à chaque fois ? Si on l'avait laissé

grandir, je suis sûre qu'il aurait fait un bon taureau d'arène... mais alors vous un très mauvais matador !

ARSENE PICHON – J'ai des gestes un peu maladroits parfois, je m'en excuse.

PAULINE – Ce n'est pas grave, monsieur Pichon. L'essentiel est que vous ayez bien déjeuné.

ARSENE PICHON (*toujours timidement*) – Oui oui, c'était très bien ! Très bien ! La viande un peu froide peut être...

ANAIS (*en aparté, mimant*) – Tu m'étonnes toi, avec les va-et-vient qu'elle a fait entre l'assiette et le carrelage !

ARSENE PICHON – Et le dessert qui tarde un peu à venir peut être... s'il vous plaît... merci...

PAULINE (*tout en servant le café de Félix*) – Anaïs vous l'apporte de suite. Avez-vous une préférence pour un dessert particulier ? Dîtes-moi bien simplement ce qui vous ferait plaisir ?

ARSENE PICHON (*paniqué à l'idée de devoir donner un avis*) – Ah je ne sais pas... Je ne sais pas... Ne changez pas votre menu pour moi... Il ne faut rien bouleverser... ça me bouleverse aussi... Je n'aime pas faire l'objet de favoritisme, vous comprenez... (*Son regard va de l'un à l'autre des personnes présentes dans la salle.*) J'ai l'impression que tout le monde me regarde et je ne me sens pas bien...

PAULINE (*tendant les mains en avant pour l'apaiser*) – D'accord, d'accord monsieur Pichon, calmez-vous, on ne change rien. Ca vous va ?

ARSENE PICHON (*un peu rasséréiné*) – Oui, c'est bien... merci... merci... merci... merci...

ANAIS – Ouhlàlà ! Le disque dur en a pris un pète là!

On entend des bruits de voix venant de l'extérieur. Félix Roulard se relève précipitamment et attend, tendu. La porte s'ouvre brusquement et Gisèle entre, suivie de Maurice, tout penaud. Félix se rassoit, déçu.

GISELE (*de sa voix forte*) – Alors comme ça, on veut s'excuser ?

ARSENE PICHON (*qui se trouve entre elle et le bar*) – Oui... excusez-moi... pardon... j'attends mon dessert...

GISELE (*levant la main*) – J'ai une tarte pour toi si tu veux ! Allez, tire-toi de mon chemin !

Comme au premier acte, il saute par dessus le bar et retombe derrière dans le même fracas de verres brisés.

ANAIS – Qu'est ce qu'il y arrive bien ! Il y prend goût on dirait ! Faudrait peut-être voir à monter la barre un peu plus haut la prochaine fois. Quoique, à mon avis, sa réception laisse à désirer...

GISELE (*A Anaïs*) – T'es toujours là, toi ? A quoi tu joues cet après midi ? Aux petits chevaux ? Aux dominos ? (*A Pauline.*) Tu as vraiment de l'argent à foutre en l'air pour te payer une abrutie pareille.

ANAIS – Eh oh, comment elle me traite l'autre là ! (*Pompeusement.*) Sachez, madame, qu'à une valise près, je suis très amie du comte Jean Eudes Barnabé de Millefuites à qui j'ai refusé une croisière sur son youtche, son yotche... j'y arriverai jamais... son yatche ! Et tout ça parce que ma présence ici est indispensable et que ma tante ne veut pas me laisser partir. Ah ah, j' suis peut-être abrutie comme vous dites, mais en tous cas vous n'avez même pas été capable de le retrouver, ce matin, votre Maurice malgré toutes les indications que je vous ai données. Et que je brûle par ci, et que je refroidis par là ! Vous êtes vraiment nulle ! (*Faisant signe de la main de fermer son clapet.*) Alors cacahouète, hein !

GISELE (*A Pauline*) – Tu lui dis de se taire à la baronne de Rothchild ou je lui débranche ses piles de force ! Alors comme ça Maurice était bien ici ce matin n'est ce pas ! (*Se tournant vers lui.*) Fainéant et menteur ! Bravo Maurice, tu t'améliores à leur contact. (*Revenant vers Pauline.*) Je crois que les excuses sont amplement méritées, non ?

PAULINE (*essayant de gagner du temps*) – Amplement, c'est peut-être beaucoup dire, disons que...

GISELE (*bras croisés, dominatrice*) – J'attends !

Maurice est très embarrassé, mal à l'aise et ne cesse de regarder vers la porte si ses copains arrivent.

ARSENE PICHON (*de derrière le bar*) – Moi aussi j'attends... J'attends mon dessert...

PAULINE (*essayant toujours de gagner du temps*) – On ne va quand même pas se fâcher, Gisèle, depuis le temps qu'on se connaît !

GISELE (*même attitude*) – J'attends !

ANAIS (*A sa tante*) – Tu vois que toi aussi, tu fais attendre les gens. (*A Gisèle.*) Eh, vous auriez entendu tout à l'heure le tintouin qu'elle m'a fait parce que je faisais attendre Mr Pichon...

ARSENE PICHON (*montrant son nez, de derrière le bar*) – J'attends toujours d'ailleurs...

GISELE – Tu devrais faire le Vendée Globe sur le « Youtche » de ton Barnabé, toi ! Avec un peu de chance, t'arriverais peut être à te paumer dans les quarantièmes rugissants !

ANAIS (*rectifiant*) – Eh oh, rugissante vous même ! Et puis vous pourriez dire Jean Eudes Barnabé s'il vous plaît ! Faudrait voir à pas écorcher son prénom. Il n'aimerait pas ça mon comte !

GISELE (*la regardant avec commisération*) – Ton compte ? Ah ça, pour avoir ton compte, tu l'as ton compte, toi ! Et pas qu'une demie portion ! (*A Pauline.*) Alors, ça vient ces excuses ?

Pendant tout ce temps, Félix Roulard, qui aura bu son café en regardant la scène avec agacement, fera des va et vient de sa place à la porte et finira par sortir complètement pour attendre son messenger sur le pas de la porte.

PAULINE (*qui ne veut pas se résoudre à présenter ses excuses*) – Allez, c'est fini, on n'en parle plus !

GISELE (*à Maurice*) – Maurice, tu m'as bien dit que Pauline voulait me présenter ses excuses pour le ton fort désobligeant sur lequel elle m'a demandé de quitter son café, ce matin ?

MAURICE (*timidement*) – Ben oui... N'est ce pas Pauline ?

GISELE (*à Maurice*) – Et tu appelles ça des excuses, toi ?

MAURICE (*timidement*) – On pourrait presque dire que ça en est...

GISELE – On pourrait presque dire... oui... mais ça n'en est pas ! Alors Pauline, je veux des excuses en bonne et due forme !

ANAIS (*à sa tante*) – Allez donne-lui tes excuses en bon uniforme !

GISELE – Ca vient oui ou non ! Je ne suis pas revenu pour entendre les âneries de ta soubrette.

ANAIS (*en colère, outrée*) – Soubrette ! Alors là, c'est la goutte qui fait déborder l'entonnoir ! Jamais madame, jamais, vous m'entendez, vous ne monterez à bord du voilier de Jean Eudes Barnabé de Millefuites ! Je m'arrangerai pour que ses matelots vous jettent par dessus le bastingage en pâture aux requins ! Les pauvres bêtes...Beurk ! Tant pis si elles nous font une indigestion parce que vous devez être drôlement coriace !

GISELE (*A Anaïs*) – Si t'es intéressée par les dents de la mer toi, je peux sans problème te planter mes crocs dans tes guiboles ! Approche un peu pour voir...

ANAIS (*Anaïs, un peu inquiète, se recule de quelques pas.*) - Eh oh, ça va pas, non ?

PAULINE (*ne voyant pas les autres arriver et voulant mettre fin à cette discussion*) – Ecoute Gisèle, c'est bon. Je reconnais que je me suis un peu emballée ce matin et je te...

A ce moment précis, la porte d'entrée s'ouvre précipitamment et Félix Roulard est projeté à l'intérieur, poussé par Gilbert et Claude qui le suivent, cagoulés. Ils tiennent à la main un pistolet à eau, scotché de ruban adhésif noir pour faire plus vraisemblable. Ils ont transformé leurs voix pour ne pas être reconnus.

GILBERT (*pistolet tendu, tenant tout le monde en respect*) – Haut les mains ! Que personne ne bouge, c'est un holdup !

Surprise générale, sauf Pauline qui, se prêtant au jeu, lève les bras rapidement.

PAULINE – Faîtes ce qu'il vous dit... ne prenez pas de risque... restez calmes...

CLAUDE (*genoux à demi pliés, tournant sur lui même pour menacer l'ensemble de la pièce et envoyant éventuellement une giclée d'eau sur le premier rang des spectateurs*) – Vous avez entendu ce qu'a dit mon pote ? Les mains en l'air, tout le monde, et pas d'entourloupe ! On n'est pas des tendres nous, et la viande froide, ça ne nous fait pas peur !

ACTE 2 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 3 :

ACTE 3

Même décor. Le même jour, un peu plus tard dans l'après midi. Félix est parti chercher les autres

valises; Gisèle est toujours évanouie et Maurice essaie de la ranimer à grands renforts de baffes; Arsène est assis et mange enfin son dessert sous l'oeil attentif de sa mère; Pauline est derrière son comptoir; Anaïs est assise sur une table et balance ses deux jambes dans le vide. Gilbert et Claude, toujours cagoulés, sont les seuls à avoir encore les mains en l'air, tenus en respect par le revolver de Mlle Crampon. La première valise est posée quelque part dans la pièce.

Mlle CRAMPON (*à Pauline*) – Je n'arrive pas à y croire madame Pauline ! Selon vous, Félix ne serait pas un envoyé du comte de Millefuites mais un dangereux malfaiteur ?

PAULINE – C'est incroyable mademoiselle Crampon, cette faculté que vous avez de gober aveuglément les histoires les plus idiotes et de ne pas retenir celles qui paraissent les plus vraisemblables. Mais bien sûr que ce type est dangereux ! Vous avez bien vu qu'il était armé et qu'il n'a pas hésité une seconde à se servir de son arme contre nous quand vous êtes entrée, car il vous a prise pour sa complice et a voulu vous protéger...

Mlle CRAMPON (*essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées*) – Oui oui bien sûr, mais d'un autre côté, lui, il opère à visage découvert comme quelqu'un qui n'a rien à se reprocher. Tandis que ces deux-là, avec leurs cagoules, ça ne m'étonnerait pas qu'ils aient quelque chose à cacher, eux !

ANAÏS (*doutant*) – J'aurais bien pensé comme vous moi aussi, mais d'un autre côté, jamais JEB (*Devant l'étonnement des autres.*) ben oui JEB... enfin Jean Eudes Barnabé quoi, jamais JEB n'emploierait de valet aussi peu stylé. Vous avez entendu comment il m'a parlé tout à l'heure alors que je voulais juste lui proposer mes services !?

Mme PICHON (*à son fils*) – Mange Arsène, force toi. Il faut finir le dessert que cette charmante jeune fille t'a apporté.

ARSENE PICHON (*ayant de la peine à supporter l'écrasante domination de sa mère*) – Maman, s'il te plaît ! Je n'ai plus très faim et j'ai l'estomac complètement noué.

ANAÏS – Ecoutez votre mère, faut vous forcer ! (*A Mme Pichon*) Il est toujours comme ça ? C'est une nature fragile, votre fils. Tenez, pas plus tard que ce midi, vous auriez vu le temps qu'il a mis pour manger sa viande, c'est rien de le dire. Bon, c'est vrai qu'ils ont eu quelques démêlés physiques tous les deux, mais quand même....

PAULINE (*sévèrement*) – Anaïs !

ANAÏS (*à sa tante*) – Ca fait deux heures qu'il le réclame son dessert et maintenant qu'il est servi, monsieur n'en veut plus. Mais c'est qu'il nous ferait des caprices on dirait ?

Mme PICHON – Eh voilà, tu vas vexer mademoiselle Anaïs. Mais tu ne peux donc pas être agréable de temps en temps avec les femmes et les remercier de leur gentillesse au lieu de toujours râler, hein ? Comment veux-tu trouver une compagne en te conduisant de la sorte ?

ARSENE PICHON (*implorant pour qu'elle se taise*) – Maman... s'il te plaît...

Mme PICHON (*s'emportant*) – Voyez comme il est ! Trente trois ans et toujours pas de femme. Et croyez-vous qu'il en cherche ? Non bien sûr, il compte sur sa mère pour s'en occuper. (*Faisant jouer la corde sensible.*) Mais je ne serai pas toujours là pour te servir de chaperon mon pauvre petit ! Et que feras-tu, hein, quand je serai morte de chagrin, parce que c'est ce qui va arriver si tu continues, je te préviens ! C'est ce que tu veux, que je meure ?

ARSENE PICHON – Maman, ne dis pas des choses comme ça ! Je n'y suis pour rien si les femmes ne s'intéressent pas à moi... Je ne demanderais pas mieux mais...

Mme PICHON – Ah ! Si ton pauvre père te voyait, il ne serait sûrement pas très fier de toi ! (*En colère.*) Mais c'est de sa faute aussi, avec son laxisme, son mutisme, cette façon qu'il avait de me laisser tout faire à la maison sans jamais s'occuper de toi.

ARSENE PICHON (*se rebellant*) – Mais c'est toi maman qui empêchait papa de parler ! Chaque fois qu'il disait quelque chose, tu le contredisais aussitôt. Il ne faut pas s'étonner qu'il en ait eu marre et qu'il soit sorti un soir acheter des cigarettes... voilà maintenant deux ans...

ANAÏS – Ouhlâlâlâlâ ! Il a du faire lui même la récolte de tabac et se les rouler une par une ses clopes !

Mme PICHON (*outrée, la main sur le coeur*) – Veux-tu bien te taire Arsène ! Comment peux-tu à mon coeur de mère rappeler d'aussi pénibles souvenirs, et avec quelle ingratitude tu oublies tous les sacrifices que j'ai endurés pour t'élever et faire de toi... (*Elle le montre du doigt.*) ce que tu es aujourd'hui...

ANAÏS – Oh oui, c'est vrai que c'est beaucoup de boulot pour un drôle de résultat.

Mme PICHON – Ingrat ! Egoïste ! Mauvais fils ! Tu as toutes les tares de ton père ! Quand je pense que tu as quitté Paris sans me prévenir, que je t'ai cherché partout, que j'étais morte d'inquiétude... Heureusement qu'en fouillant dans ta chambre...

Mlle CRAMPON (*en colère, dirigeant le revolver vers Mme Pichon*) – Vous avez fini madame Pichon d'agonir votre fils de méchancetés ! Qu'a-t-il fait le pauvre Arsène pour mériter que vous le traitiez de la sorte ? Cela fait à peine une demie heure que je vous connais et depuis que Félix est parti chercher les autres valises, vous ne lui avez pas lâché la grappe à votre fils. Fais ceci... Fais pas ça... Mange ton dessert... Pourquoi tu es parti sans m'embrasser... Dis merci à maman...

Mme PICHON (*hautaine*) – Je ne vous connais pas mademoiselle et je ne vous permets pas d'intervenir dans notre vie privée, à Arsène et à...

Mlle CRAMPON (*menaçante*) – Ta gueule, la mère Pichon !

Mme PICHON (*outrée*) – Oh ! Mademoiselle... j'exige des...

Mlle CRAMPON – Ta gueule j'ai dit ! Tu lui fous la paix à Arsène et tu le laisses vivre sa vie. Il se barre de Paris pour être tranquille et s'échapper de ton emprise et toi, ton premier boulot, c'est de fouiller sa chambre pour trouver l'indice qui va te permettre de lui remettre le grappin dessus. Tu l'étouffes Arsène, tu l'infantilises, tu le ridiculises, (*Très fort.*) Tu l'emmerdes !...

PAULINE – Mademoiselle Crampon ! Que vous arrive-t-il ?

Mlle CRAMPON (*toujours en colère*) – Vous m'emmerdez tous d'ailleurs, j'en ai marre d'être prise pour une andouille ! Ca fait quinze ans que ça dure, qu'on me fait croire des tas de sornettes. Et moi, pauvre pomme, j'avale tout ce qu'on me dit parce que je trouve les gens gentils et que je leur fais confiance.

ANAÏS (*en aparté*) – Qu'est ce qu'elle est bête ! J'comprends pas qu'on puisse être aussi bête.

Mme PICHON – Enfin Arsène, dis quelque chose. Dis moi que je ne t'emm... t'emm... t'ennuie pas, comme elle dit celle-là. Tu sais bien que je ne souhaite que ton bonheur... que tu rencontres très vite l'âme soeur et que nous puissions vivre heureux, tous les trois ensemble.

Mlle CRAMPON – Ah parce qu'en plus, tu veux aussi empoisonner la vie de ta belle fille ? (*A Gilbert et à Claude qui avaient rabaissé les mains depuis un petit moment déjà.*) Oh les cagouards, les mains en l'air j'veus ai déjà dit ! (*Ils s'exécutent rapidement.*) Si moi j'avais la chance de rencontrer un garçon comme le tien, la mère Pichon, Mon premier boulot serait de partir avec lui très loin d'ici, loin de tous ces gens, loin de tous ces raconteurs de bobards, ces truands qui vous rabaissent sans arrêt et font de vous d'éternelles victimes. Je partirais aussi loin de toi, très très loin sur une île déserte, nous larguerions les amarres et nous nous referions une santé en ne nous disant que des choses gentilles, sans mensonges. Parce que je suis sûre qu'il voudrait parler Arsène, qu'il a plein de chose intéressantes à dire mais que personne ne l'écoute jamais... comme moi. (*En colère contre elle même.*) Et je n'irai plus jamais atterrir sur des plages pour nudistes, je n'irai plus jamais à la pêche aux palourdes, harnachée comme un marin breton en pleine tempête et je n'irai plus jamais récupérer à marée haute des valises, soit disant précieuses, tombées d'un voilier en perdition ! (*A Pauline, timidement.*) Alors c'est vrai Pauline que le comte de Millefuites n'existe pas ?

PAULINE (*gentiment*) – Oui c'est vrai et je reconnais que la plaisanterie est vraiment d'un goût douteux.

ANAÏS (*avec une fausse assurance*) – Je m'disais aussi... un mec qui a trois prénoms, ça sentait l'embrouille.

Mlle CRAMPON (*avec déception*) – C'était Mr Gilbert et Mr Claude qui me l'avaient dit ! (*Réalisant soudain.*) Mais pourtant, il y avait des valises... quatre... et précisément à l'endroit indiqué...

A ce moment, Gisèle reprend ses esprits et se relève péniblement, soutenue par Maurice.

PAULINE – Oh là, voilà Gisèle qui émerge. (*Aux autres.*) Attention, avis de violente tempête en cours !

ARSENE PICHON (*s'affolant*) – Maman ! Elle est terrible... Elle a déjà voulu me gifler par deux fois... J'ai peur !

Mme PICHON (*protectrice*) – Je voudrais bien voir qu'elle te touche ! Ne t'inquiète pas Arsène, maman est là...

ANAÏS – Ne vous affolez pas, je m'en occupe. (*Ce disant, elle attrape un sac en papier qui traînait sur une table, le gonfle en soufflant dedans et l'éclate entre ses deux mains, en cachette, dans le dos de Gisèle qui s'évanouit de nouveau, croyant à un nouveau coup de feu.*) Et voilà ! J'aurais pu être anesthésiste moi. Bon, qu'est ce qu'on disait déjà ?

MAURICE (*inquiet, aux autres*) – Vous ne craignez pas que tous ces évanouissements à répétition ne lui retournent les esprits ?

PAULINE – Bien sûr que si, mais ça ne pourra lui faire que du bien.

Mlle CRAMPON (*reprenant le fil de ses idées*) – Je parlais des valises... (*Regardant celle qui traîne dans la pièce.*) de la valise que j'ai rapportée... Que peux-t-elle contenir alors ?

PAULINE – Je ne vois qu'une façon de le savoir.

Mlle CRAMPON – L'ouvrir ?

ARSENE PICHON (*affolé, peureux*) – Non non, ne l'ouvrez pas, c'est dangereux ! Nous sommes en présence d'un dangereux malfaiteur et il vaut mieux ignorer ce à quoi nous avons affaire. Vous avez vu le petit Félix comme il est teigneux ! S'il revient et trouve sa valise ouverte, il est capable de faire un carnage. Je ne veux pas savoir, je ne veux rien savoir, je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu...

Mme PICHON – Il a raison mon fils ! Laissez cette valise tranquille vous autres, vous n'avez pas le droit de prendre des risques pareils et d'exposer ainsi la vie de deux pauvres parisiens en vacances.

Pauline s'approche de Mlle Crampon et s'apprête à ouvrir la valise. Anaïs les rejoint. Seuls Claude et Gilbert restent prudemment en retrait, tandis que Maurice s'évertue à ranimer Gisèle.

ARSENE PICHON (*tremblant de peur*) – N'ouvrez pas... s'il vous plait... N'ouvrez pas !

Mlle CRAMPON (*kamikaze*) – M'en fous ! Je ne peux pas rester dans l'incertitude plus longtemps... Faut que je sache ! Allez-y Pauline...

Pauline ouvre la valise et toutes deux se penchent pour voir à l'intérieur. Elles se relèvent brusquement, referment le couvercle et se regardent, interdites. Elles rouvrent de nouveau le couvercle lentement et Pauline plonge la main dans la valise et en ressort un paquet plastique de couleur marron qu'elle montre à Mlle Crampon.

PAULINE (*assommée*) – Du cannabis ! Des pleins sachets de cannabis !

Mlle CRAMPON (*abasourdie*) – Et y en a encore trois autres valises identiques...

ARSENE PICHON (*affolé*) – Que Félix va rapporter ici d'une minute à l'autre. Je vous avais dit de ne pas ouvrir... Maintenant nous savons tous que Félix est un trafiquant de drogues et quand il saura que nous savons, il aura soin de ne pas laisser de traces derrière lui. Il va tous nous zigouiller ! J'ai peur... Je veux partir...

Mme PICHON (*maternelle*) – Calme-toi Arsène, calme-toi. Aussi, pourquoi es-tu venu t'enterrer dans ce trou de bouseux. Si tu m'avais écouté, nous serions en ce moment à Genève, près du lac, à nous reposer tous les deux et à nous raconter de merveilleuses histoires...

Mlle CRAMPON (*retournant de nouveau son revolver contre elle*) – Oh tu te mets en veilleuse toi, maintenant, la Pichonnette...

PAULINE (*mi admirative, mi inquiète*) – Eh ben dites donc mademoiselle Crampon, les grandes émotions vous stimulent, vous.

Mlle CRAMPON (*prenant la direction des opérations*) – Bon résumons rapidement. Nous savons

ce que contiennent les valises et par voie de conséquences, nous savons qui est Félix, d'accord ? *(Tout le monde acquiesce, y compris les cagouleurs.)* Cependant, Félix lui, ne sait pas que nous savons.

TOUS *(chacun prenant une réplique)* – Oui ! Bien sûr ! C'est évident ! Il ne nous a pas vu ouvrir la valise ! Y a qu'à appeler la police !

ARSENE PICHON *(bégayant)* – La popo... la police, le temps qu'elle arrive, y... y... il sera revenu depuis longtemps le... le... le Félix !

Mlle CRAMPON – Alors on referme la valise, on fait comme s'il ne s'était rien passé et on prépare notre attaque. J'ai le revolver de Félix et nous avons ceux des deux voleurs. Donnez-moi vos pétoires vous deux.

GILBERT *(entre sa voix normale et celle du voleur)* – Ben, on a eu un petit problème avec nos armes...

CLAUDE *(faisant partir une giclée d'eau de son revolver)* – Nos munitions ont pris l'humidité...

Mlle CRAMPON *(reconnaissant les voix)* – Retirez vos cagoules que je vois un peu vos tronches de cake.

GILBERT *(résistant)* – Ne faites pas ça, vous allez avoir un choc. En fait, j'ai fait une très mauvaise varicelle à six ans... je me suis beaucoup gratté et j'ai arraché toutes les croûtes avec mes petits ongles. Ce qui fait qu'aujourd'hui, j'ai des trous plein la figure... c'est abominable à regarder... j'ai la tête comme une meule de gruyère, la croûte en moins...

ANAÏS – Beurk ! C'est à vous dégoûter du fromage pour le restant de vos jours.

Mlle CRAMPON *(se tournant vers Claude)* – Et toi, ta gueule, hein, qu'est ce qu'elle a ta gueule ?

CLAUDE *(résistant lui aussi)* – La même chose que lui.

Mlle CRAMPON *(feignant la surprise)* – Tiens donc ! La même chose que lui ?

CLAUDE – Exactement... parce qu'en fait... on est frères jumeaux et quand il chopait une maladie le frangin, il me la refilait systématiquement le lendemain. Sauf que moi, en plus, j'ai eu de l'acné juvénile à quinze ans avec des grosses pustules purulentes toutes vertes partout qui ont laissé des bosses aux endroits où y avait pas de trous. Vous auriez vu ça ! Alors maintenant, forcément, c'est tout vallonné là dessous. J'ose même pas me regarder dans une glace. J'ai le visage qui ressemble à un paysage lunaire. *(Montrant à travers la cagoule un endroit sur la joue.)* Là, on reconnaîtrait presque la mer de la tranquillité où Amstrong a posé le pied pour la première fois.

Mlle CRAMPON – Tu sais où je vais le poser mon pied si tu continues à te foutre de ma gueule, toi ? Allez Lerdammer et Face de lune, vous me retirez vos cagoules et que ça saute, on n'a pas de temps à perdre. *(Lentement, ils s'exécutent et gardent leurs cagoules à la main, tout penauds.)* Ca par exemple !

ANAÏS *(abasourdie)* – Monsieur Gilbert ! Monsieur Claude ! Pourquoi vous vouliez voler Pauline ? Vous êtes fauchés ?

PAULINE – Je t'expliquerai Anaïs...

ANAÏS – Ca ne se fait pas ces choses là ! Quand on a besoin d'argent, on demande et il y a toujours quelqu'un pour vous aider. Tiens, moi, vous m'auriez dit que vous étiez un peu juste aux entournares, (*Elle ressort ses boucles d'oreille.*) eh bien j'aurais pas hésité à refourguer mes boucles d'oreille à un pélican de passage pour vous donner quelques euros.

PAULINE (*gentiment*) – C'est bien, c'est gentil... Laisse tomber, je t'expliquerai Anaïs.

ANAÏS (*continuant sur sa lancée*) – Mais en arriver là ! Quelle déchéance ! Sans compter que vous avez fait peur à tout le monde. Regardez ce pauvre Arsène, il en tremble encore et madame Gisèle qui est toujours dans les pommes. Remarquez, c'est encore comme ça qu'on la supporte le mieux. Quelle paix depuis qu'elle roupille celle-là ! Et l'autre là qui essaie de la réveiller comme si ses hurlements lui manquaient. (*A Maurice.*) Vous n'êtes pas un peu maso vous, des fois ?

MAURICE (*inquiète*) – Elle reste évanouie longtemps quand même... Vous ne trouvez pas ça inquiétant vous ?

PAULINE – Claude, donne un coup de main à Maurice et allez l'étendre dans ma chambre, là haut. (*A Maurice.*) Tu fermeras les volets pour qu'elle se repose dans l'obscurité, tu surélèves un peu ses pieds et tu lui passes de l'eau fraîche sur le visage pour la ranimer.

Ils prennent Gisèle, l'un par les pieds, l'autre sous les bras et ils la mènent, à l'étage, dans la chambre de Pauline.

ANAÏS (*toujours lancée*) – Si c'est pas malheureux, se mettre voleur à votre âge. Moi qui avais tant d'estime pour vous et tant d'admiration aussi. Ah vous êtes décevants ! (*Très vite.*) Ah oui, je suis déçue, déçue, déçue, déçue...

Mlle CRAMPON (*amèrement*) – Moi aussi je suis déçue Mr Gilbert. Vous vous êtes bien moqués de moi n'est ce pas ? Quel effet cela procure de voir quelqu'un marcher dans vos combines ? Qu'est ce qu'on doit s'amuser ! Qu'est ce qu'on doit rire ! Ah, le coup du voilier naufragé et des valises rejetées sur le rivage... génial !

Pendant ces répliques, à l'étage, Claude et Maurice sont ressortis sur le palier, échantent leurs vêtements, veste ou chemise, et Maurice enfle la cagoule que Claude avait gardée dans sa poche. Claude lui fait signe que c'est OK. Maurice retourne dans la chambre tandis que Claude redescend et rejoint Gilbert qui, en le voyant, a tout compris.

GILBERT (*honteux*) – Pardonnez-nous Mlle Crampon, c'est pas bien ce qu'on a fait là, mais vous savez, on n'est pas méchants dans le fond. Avec Claude et Maurice, on a pris l'habitude, tous les ans, de raconter des blagues aux touristes qui envahissent la station, histoire de les faire marcher...

Mme PICHON (*hautaine*) – Et ça marche ?

GILBERT – Souvent. Dame, on est peut être des bouseux mais nous on sait faire la différence entre une vache et un taureau. Pas comme un de vos congénères à qui on a fait croire que le taureau du père Basile était la meilleure laitière de l'Ouest. C'est tout juste s'il ne voulait pas assister à la traite.

On entend un grand cri venant de la chambre de Pauline. Tout le monde s'immobilise et regarde vers

le palier.

VOIX DE GISELE – Ahahahahahahahah ! Mr Frédo, ne me faites pas mal s'il vous plaît !
(*Suppliant.*) S'il vous plaît, Mr Frédo !

ARSENE PICHON (*se planquant*) – Elle est réveillée cette fois-ci, on dirait !

PAULINE – Oh merde ! Les évanouissements l'ont chamboulée, elle voit Frédo partout maintenant.

CLAUDE (*lui montrant qu'il a échangé ses vêtements et donné sa cagoule*) – Elle est encore sous le coup de l'émotion, mais ça va s'arranger, ça va s'arranger.

VOIX DE GISELE – Mr Frédo, qu'est ce que vous faites ? Non non Mr Frédo, non... pas ça... Je suis une femme mariée Mr Frédo ! Non, ne faites pas ça... Ne me touchez pas... Ne touchez pas à ça... A ça non plus... A ça encore moins ! Mr Frédo !

ANAÏS – Qu'est ce qu'il lui fait, il la torture ?

Ils se sont tous plus ou moins rapprochés de l'escalier.

VOIX DE GISELE (*sans grande conviction*) – Ah Mr Frédo ! Non... non... non... non...

GILBERT (*A Mlle Crampon, voulant faire diversion.*) - Mais avec vous Mlle Crampon, faut avouer que vous ne marchiez pas, vous courriez. Et plus c'était énorme, plus vous courriez et plus vous courriez, plus on avait envie de recommencer.

ARSENE PICHON (*osant*) – C'est... c'est dégueulasse !

Mme PICHON (*autoritaire*) – Ne te mêles pas de ça Arsène et surveille ton langage s'il te plaît !

GILBERT – Il a raison, c'est dégueulasse, mais le coup du voilier c'est différent...

CLAUDE (*venant au secours de Gilbert*) – Oui ça, c'était juste pour vous tenir éloignée de la pension de famille pendant quelques heures...

GILBERT – Le temps qu'on fasse notre coup.

ANAÏS (*les montrant du doigt*) – Préméditation ! Alors là, devant les tribunaux, vous n'allez pas y couper vous deux !

PAULINE – Anaïs laisse les parler et tu vas comprendre.

CLAUDE – C'était juste un coup ! Vu qu'on voulait que Maurice retrouve du panache auprès de sa femme...

Mlle Crampon ne comprend absolument rien et son regard va de l'un à l'autre.

GILBERT (*faussement dramaturge*) – Sa femme... Gisèle... qu'est méchante comme une teigne... qui lui bouffe son oseille et qui n'écoute même pas ce que ses pauvres mains racontent...

CLAUDE – Même qu'elle est venue le chercher ici ce matin et faut voir ce qu'elle lui a passé... Vous avez bien vu qu'il pleurait quand vous êtes revenue des palourdes...

ANAÏS – C'est même pas vrai, ils jouaient à cache-cache tous les deux et elle repartie fâchée parce qu'elle n'arrivait pas à le retrouver. Pourtant, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider en lui disant quand elle brûlait...

Mlle CRAMPON (*montrant Anaïs*) – Ah vous voyez, encore des mensonges, c'est plus fort que vous ! Je ne vous crois plus. Je ne veux plus vous entendre.

PAULINE – Si... c'est la vérité Mlle Crampon. Alors, tous les quatre, nous avons monté cette comédie. Eux devaient simuler un holdup dans le bar et s'en prendre à Gisèle que Maurice avait ramenée ici l'après midi et lui, Maurice devait défendre sa femme et mettre les faux voleurs en fuite. Nous espérions qu'ainsi il retrouverait les faveurs de Gisèle et qu'elle le regarderait ensuite avec de nouveaux yeux, plus bienveillants, plus amoureux.

GILBERT – Mais il n'en finissait pas de nous désarmer...

CLAUDE – Il trouvait ça amusant de voir sa femme trembler de trouille...

GILBERT – Et ça durait... et ça durait...

CLAUDE – Puis vous êtes arrivée avec votre valise et... (*Haussant les épaules.*) vous connaissez la suite.

ANAÏS (*à sa tante*) – Ben, tu m'avais dit que c'était un jeu !

Mme PICHON – Mon pauvre petit Arsène, nous sommes tombés dans une maison de fous.

ARSENE PICHON (*toujours anxieux*) – Qu'est ce qu'on doit faire, maman ?

On entend la porte de la chambre s'ouvrir et Gisèle, toute ébouriffée, rajustant ses vêtements, descend prestement l'escalier et arrive au milieu du groupe silencieux.

GISELE (*à Pauline*) – Est ce que je pourrais avoir une bière s'il te plait ?

PAULINE (*étonnée*) – Tu bois de la bière, toi, maintenant ?

GISELE (*timidement*) – Non, c'est pour Mr Frédo ! Pas trop fraîche et grouille-toi il m'a dit. (*Pauline lui décapsule une canette de bière et lui donne, comme une automate.*) Merci, je te la paierai tout à l'heure.

PAULINE (*de plus en plus étonnée*) – Parce que c'est toi qui paies la consommation de Mr Fédo ?

GISELE – Oui.

PAULINE – Tu paies la consommation de Mr Frédo ? Mais enfin Gisèle, tu te rends compte de la situation ? Tu es la femme de Maurice ! Maurice qui a risqué sa vie pour te défendre tout à l'heure et toi maintenant... là-haut... sous mon toit... dans ma chambre... avec un autre homme...

GISELE (*réagissant*) – Maurice, oh oui, ce pauvre Maurice ! (*Le cherchant.*) Où est-il ?

GILBERT (*très sérieux*) – Il a été blessé lors des premiers coups de feu. (*Montrant les autres.*) Enfin, c'est ce qu'ils nous ont dit parce qu'on vient juste d'arriver... (*Se défendant bien vite.*) On n'était pas là au moment du braquage...

GISELE – Mon Dieu, Maurice ! (*Interrogative.*) La tête, le coeur ?

GILBERT – Son coeur, il y a longtemps qu'il est blessé son coeur ! Non, c'est la cheville, il paraît qu'il s'est fait une entorse en se prenant les pieds dans la chaise. Mr Paulo lui pose un bandage dans la pièce d'à côté et il nous a donné l'ordre de ne pas bouger d'ici.

GISELE – Il lui sert d'otage ?

GILBERT ET CLAUDE (*gravement*) – Oui ! Et nous aussi par la même occasion !

GISELE – Et l'autre type au revolver qui tirait partout, qu'est-il devenu ?

GILBERT (*gravement*) – Ils l'ont descendu de sang froid... Trois balles en pleine tête.

CLAUDE (*gravement lui aussi*) – Il est en dessous... à la cave.

Mlle Crampon a beaucoup de difficultés à supporter ces nouveaux mensonges mais ne dit rien.

PAULINE – Gisèle, réfléchis ! A droite, ton mari, presque un héros, boiteux, souffrant, et là-haut... un criminel...

GISELE – Ah Pauline, si tu savais, si tu savais... Mais non, tu ne peux pas savoir, tu ne connais rien à ces choses là, toi !

PAULINE – Et allons donc ! Te crois pas obligée d'en rajouter une couche.

GISELE (*Regardant vers le haut.*) - Quel homme lui ! Quelle virilité ! Quelle autorité !

La porte de la chambre s'ouvre et Maurice, cagoulé, torse nu et en pantalon, apparaît sur le palier. Seul le public doit le voir.

MAURICE (*prenant la voix de Frédo*) – Alors, ça vient cette bière ! C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? T'attends que je sois complètement déshydraté ou quoi ?

GISELE (*s'affolant*) – J'arrive Frédo, j'arrive ! Je papotais juste avec quelques amis.

MAURICE – J'aimerais bien passer avant les amis si tu n'y vois pas d'inconvénients !

GISELE (*soumise et remontant rapidement l'escalier*) – Aucun inconvénient Frédo, aucun.

Ils rentrent tous deux dans la chambre.

ANAÏS (*perplexe*) – Quelqu'un peut m'expliquer ? J'suis un peu paumée sur ce coup ci ! Ils jouent encore à cache cache ou quoi ?

On entend, dehors, le bruit d'une voiture qui s'arrête devant le bar et le claquement d'une portière. Tout le monde s'affole brusquement. Gilbert et Claude jettent leurs revolvers à Pauline qui les fait disparaître derrière le bar et instinctivement, Mlle Crampon veut se débarrasser du sien. Elle le jette à Gilbert qui le fait sauter d'une main sur l'autre, comme s'il était brûlant, pour finalement l'expédier à Claude qui, lui même le balancera à Pauline

PAULINE (*voulant l'envoyer à Arsène*) – Eh oh, c'est un bar ici, pas une armurerie !

ARSENE PICHON (*gesticulant des bras pour marquer son refus*) – Pas à moi... J'en veux pas... Gardez-le madame Pauline... Cachez-le...

Elle l'envoie quand même et Anaïs, placée entre eux, l'intercepte au vol.

ANAÏS (*le regardant sous tous ses aspects*) – Ouahhh ! Je n'en n'avais jamais vu de vrai et d'aussi près. C'est impressionnant ! (*Roulant les mécaniques.*) Une James Bond girl dans Goldfinger ! (*Voulant jouer avec les autres et faisant semblant de viser.*) Pan ! Pan ! Pan !

Pauline disparaît derrière son bar; Gilbert et Claude plongent sous une table; Arsène se réfugie derrière sa mère et Mlle Crampon se protège derrière la valise. C'est à ce moment que Félix, tout jovial, entre dans le bar.

FELIX ROULARD – Ca y est Juliette, j'ai récupéré les autres valises, on va pouvoir décamper. (*Son visage se crispe en voyant la scène.*) Qu'est ce que c'est que ce cirque ? Eh Juliette, pourquoi ton flingue est dans les mains de l'autre demeurée ?

ANAÏS (*vexée*) – Demeurée, demeurée ! Attention, soyez pas désagréable avec moi parce que je suis très susceptible des fois et je suis capable de me fâcher grave ! Alors attention... Attention...

FELIX ROULARD (*prenant un peu peur et tendant les mains pour la calmer*) – D'accord, d'accord Anaïs, c'est bon, je n'ai rien dit, tu te calmes...

ANAÏS (*butée*) – Ben si, vous avez dit quelque chose ! Et c'est pas parce que j'habite ici qu'il faut me traiter de demeurée. Alors je veux des excuses, moi aussi...

FELIX ROULARD (*dont la colère monte*) – De quoi ? Des excuses ? Mais putain, c'est quoi ce cirque ?

ANAÏS – J'attends et je ne céderai pas. Non, mais ça commence à bien faire ! Je serai comme le tuyau du gaz.

FELIX ROULARD (*surpris*) – Comme quoi ?

ANAÏS – Comme le tuyau du gaz... in... flexible !

FELIX ROULARD (*à Mlle Crampon*) – Juliette, je suis parti, tu avais la situation en main et je reviens une heure après, tout le monde est vautré par terre, tenu en joue par cette...

ANAÏS (*faussement interrogative*) – Par cette quoi ?

FELIX ROULARD (*cédant*) – Par cette charmante jeune fille à qui j'adresse toutes mes excuses. Ca te va comme ça ? Allez, pose ce revolver, tu vas finir par blesser quelqu'un.

ANAÏS – Ah ah, on fait moins le mariolle là, hein ? (*Lui lançant le revolver.*) Bon, allez, j'suis pas rancunière, je vous le redonne votre truc. (*Félix le rattrape au vol.*)

ARSENE PICHON (*bredouillant*) – Qu'est... qu'est... qu'est ce que vous avez fait, malheureuse ! Fa... fa... fallait pas lui redonner. Il va... il va... il va...

FELIX ROULARD (*à Mme Pichon*) – Oh, la mère poule, tu le calmes un peu ton poussin avant que je ne lui vole dans les plumes !

A SUIVRE....

Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,

Le texte est disponible chez Art & Comédie.

3 rue de Marivaux 75002 PARIS

Email | Site | *tel. 01 42 96 89 42*

<http://www.librairie-theatrale.com/>

et

Si vous souhaitez me joindre :

jc.martineau@free.fr

Site : <http://pause-theatre.fr>